

Présentation

Bonjour à toutes et à tous. Bienvenue à *Eyes on Gaza*, notre rassemblement quotidien qui allie protestation et apprentissage. Hier, lors de la réunion, la députée Aida Touma-Suleiman a évoqué le meurtre d'Anas al-Sharif et de quatre membres du personnel d'Al Jazeera, tués dans le bombardement israélien de la tente de la chaîne. Pour elle, et pour beaucoup d'autres, cette tragédie rappelle la mort de Shireen Abu Akleh, abattue par des snipers de l'armée israélienne en mai 2022. Entre ces deux cas, 237 journalistes ont été tués pendant la guerre à Gaza. J'ai trouvé ce chiffre sur le site *Local Call*, dont la rédactrice Orly Noy est notre invitée aujourd'hui. Orly cumule plusieurs rôles : elle préside le conseil exécutif de B'Tselem, est militante politique et féministe mizrahi, et—en tant que chercheuse en littérature—je tiens à souligner son talent de traductrice de littérature persane. J'aurais aimé que nous discussions aujourd'hui de ces traductions, mais Orly abordera plutôt le travail insupportable mais nécessaire de couvrir un génocide. Elle parlera huit minutes, puis nous aurons un temps de discussion. Vous pouvez poser vos questions dans le chat, je les transmettrai à Orly après son intervention. Orly, merci d'être parmi nous.

Intervention

Merci beaucoup, Ayelet. Merci pour l'invitation et pour cette initiative remarquable. Je tiens à préciser que je suis l'une des trois rédactrices de *Local Call*. Nous n'avons pas de rédacteur en chef, nous sommes trois à partager cette responsabilité. Je suis reconnaissante que vous ayez commencé par le meurtre d'Anas al-Sharif et de quatre membres d'Al Jazeera, et que vous ayez mentionné Shireen Abu Akleh. Dans ce contexte, ceux qui suivent Al Jazeera se souviendront des images de Wael al-Dahdouh, chef du bureau de Gaza, dont toute la famille a été tuée dans une attaque, puis dont le fils a péri dans une seconde attaque. La scène de ce journaliste effondré sur le corps de son fils reste gravée dans la mémoire.

Ces deux dernières années nous confrontent sans cesse à de nouvelles raisons de honte. Aujourd'hui, je me sens honteuse en tant que journaliste israélienne, tant la couverture médiatique israélienne de cette guerre d'extermination à Gaza a été effroyable. La plus grande honte réside peut-être dans le traitement des meurtres délibérés de journalistes, nos collègues. Je ne parle même pas d'Amit Segal, qui l'a célébré ouvertement. Mais lorsque quelqu'un comme Daphna Liel présente ces faits comme une bonne nouvelle, alors nous avons un véritable problème.

Pour comprendre *Local Call*, il faut revenir à sa fondation. Le site est né en avril 2014, et j'ai eu le privilège de faire partie du groupe fondateur. Dès le départ, nous avons été confrontés à la destruction à Gaza. Je me souviens des premières nuits passées à traduire les noms des morts. À l'époque, il était encore possible de contenir l'ampleur du drame. *Local Call* est né pour combler les carences profondes des médias israéliens. Nous étions avant tout des activistes, écrivant sur des réalités ignorées par les médias traditionnels. Avec le temps, nous nous sommes professionnalisés, mais notre mission centrale reste : donner une voix à ceux qui n'en ont pas.

Nous avons identifié trois domaines cruciaux. Le premier : l'information fiable depuis Gaza. Israël a interdit l'accès aux journalistes pendant la majeure partie de la guerre. Ceux qui ont pu entrer ont souvent suivi les tanks de l'armée. Nous n'avons jamais voulu nous contenter de telles sources. Avant la guerre, nous avions des contacts sur place. Beaucoup ont fui dans les premiers mois, certains avec notre aide. Au début, notre travail se limitait à les appeler chaque matin pour vérifier qu'ils étaient encore en vie. Puis, Ghousoon Bisharat, rédactrice de notre site partenaire *972 Magazine*, a identifié et formé quatre journalistes exceptionnels : Mahmoud Mushtaha, Mohammed Mhawish, Ibtisam Mahdi et Ruwaida Amer. Mahmoud et Mohammed ont quitté Gaza, mais nos sources restent notre voix sur le terrain. Parfois, ces journalistes deviennent eux-mêmes le sujet de leurs reportages. Leurs témoignages sur leurs familles et leur vie sont déchirants.

Le deuxième domaine : l'investigation. Il fallait révéler les mécanismes de cette destruction massive. Les enquêtes de Yuval Abraham, certaines en partenariat avec *The Guardian*, l'ont fait avec brio. La plus récente, publiée la semaine dernière, révèle la coopération de Microsoft avec l'unité 8200 de l'armée israélienne pour stocker des données servant la destruction à Gaza. L'enquête sur « Lavender » [<https://www.972mag.com/lavender-ai-israeli-army-gaza/>] a montré comment Israël cible délibérément les secouristes arrivant après une frappe initiale, et comment les combattants sont frappés à domicile. Le logiciel utilisé s'appelle même « Wayn ba'ba » (« Où est Papa »), localisant les pères chez eux avant de bombarder.

Le troisième domaine : le contexte et l'analyse. Ils sont aussi importants que l'exposé des faits. Israël investit beaucoup pour manipuler le récit de cette guerre d'extermination. Dès le 7 octobre, notre première publication avertissait contre la vengeance qui devient une fin en soi. Nous relayons également les voix palestiniennes dans les frontières de 1948. Fournir du contexte, c'est considérer tout l'espace comme un continuum et observer ce qui se passe en Cisjordanie et à l'intérieur des frontières de 1948. Sans cette perspective, il est impossible de comprendre Gaza.